

JEAN DIGOT (1912-1995) par Frédéric Jacques Temple

Jean Digot avait un défaut majeur devant lequel je n'ai cessé de m'incliner : une modestie ambiguë. Il faut, en effet, un orgueil de bon aloi pour afficher un tel effacement, tout en faisant sentir de quelle présence l'on pèse. D'avoir édité jadis *Les Feuilles de l'Îlot*, *Chantiers du Temps*, puis la revue *Entretiens*, révélant des poètes nouveaux, et fondé les « Journées Internationales de Poésie de Rodez », aurait dû lui assurer un meilleur sort et lui valoir quelque reconnaissance. Il mit son point d'honneur, après un long séjour dans un *stalag*, à ne pas monter comme d'autres sur une estrade. Quelques secrètes blessures infligées au cours du temps, expliquent peut-être ce repli de l'âme. Elles sont sources non point tant d'une démission devant les tumultes et les tragédies du siècle, que de fidélité à une part cachée de sa conscience. Sa poésie, les titres de ses recueils (*Franchir le pas*, *Solitude glanée*, *Les Jours sont seuls*), le confirment. Jean Digot était un poète de la vie intérieure, inquiet pour l'avenir de l'homme, trop isolé dans le silence de ceux qui lui devaient beaucoup, ce qui fut encore une blessure.

En le relisant, j'entends la musique subtile de sa voix trop douce, les mots de ses poèmes presque murmurés, leur ton parfois exténué, souvent des demi-tons, qui continuent de cheminer en moi, comme son ultime question : « Que faut-il dire aux hommes ? »